

Au milieu d'une foule, l'individu se pare du masque de l'anonymat. Dès lors, il bascule plus facilement vers les positions extrêmes défendues par certains membres du groupe. Cette perte apparente d'identité favorise les comportements violents, mais parfois, aussi – ce qui est plus surprenant – les attitudes altruistes.

## Comportement

# Psychologie sociale des violences collectives

Laurent BÈGUE

**L**e 8 novembre 2005, l'état d'urgence est instauré en France après une série d'incendies criminels et d'émeutes dans des quartiers de banlieues dits « sensibles ». Face à cette escalade de destructions (dont le coût a été estimé à 200 millions d'euros), on a parlé d'irrationalités collectives et de contagion. L'idée selon laquelle la propagation de troubles sociaux serait comparable à une infection microbienne a été défendue par un médecin sociologue du début du XX<sup>e</sup> siècle, Gustave Le Bon. Selon les propres termes de l'auteur de la *Psychologie des foules*, dont se réclamaient Goebbels et Mussolini, toute assemblée serait en proie à une régression et une hypnose à grande échelle. La réalité est plus complexe. Dans quelles conditions les groupes deviennent-ils violents ? Pour le savoir, nous identifierons les facteurs sociaux associés à la violence et nous en évaluerons la pertinence dans l'analyse des violences collectives.

En criminologie contemporaine, on propose généralement trois grandes explications sociales de la délinquance, tremplin de la violence : l'absence de contrôle, l'imitation et l'apprentissage social des conduites délinquantes et la frustration. Selon la première, l'absence de contrôle est à l'origine de la criminalité. Il existe plusieurs formes de contrôle : le contrôle direct, le contrôle interpersonnel et le contrôle interne. Pour comprendre le contrôle direct, il suffit de se poser la question : pourquoi ne sommes-nous pas des êtres violents ? La réponse de Glaucon, mise en scène par Platon dans la *République*, était sans appel : en l'absence de contrainte forte, n'importe quel humain transgresserait les règles de base de la vie collective s'il pouvait en tirer quelque

bénéfice. C'est ce qu'illustre la fable de Gygès de Platon (*La République, livre II*).

« Après qu'une forte pluie s'est abattue, causant un glissement de terrain, un lopin de terre se déchira et [...] s'ouvrit une béance dans le lieu où Gygès faisait paître ses bêtes. [...] S'y penchant, il y aperçut un cadavre [...] qui portait à la main une bague en or. Il s'en empare, et ressort de la faille. Or, comme à lieu le rassemblement habituel aux bergers, destiné à rapporter chaque mois au roi l'état des troupeaux, il s'y rend en portant la bague. S'étant assis parmi les autres, il tourne par hasard le chaton de la bague vers lui-même, vers l'intérieur de sa main, et dès lors devient invisible aux autres convives [...]. Il s'en émerveille, et manipulant la bague en sens inverse, tourne le chaton vers l'extérieur, et [...] redevient visible [...]. Dès qu'il s'en aperçoit, il fait en sorte de se trouver parmi les messagers allant auprès du roi, et une fois là-bas, ayant commis l'adultère avec la femme du roi, il complotte avec elle pour tuer le roi et ainsi s'emparer du pouvoir. »

La morale de cette fable est simple : en l'absence de répression, la violence s'installe. De fait, le contrôle direct correspond à un jeu de surveillances, de contraintes physiques et de sanctions. On observe par exemple que la quantité de dégradations et de violences observées dans les lieux publics urbains est liée à l'importance du contrôle formel ou informel qui y est effectivement exercé, qu'il s'agisse des dégradations dans les bus (vingt fois plus importantes à l'étage supérieur qu'à l'étage inférieur, où se trouve le chauffeur) ou les espaces scolaires (où violences et dégradations augmentent avec la superficie, indépendamment du nombre d'élèves).



Galina Barskaya / Shutterstock

Cette idée de contrôle s'applique également à d'autres contextes, celui de la famille par exemple, où l'on constate que la délinquance des adolescents est inversement proportionnelle à la surveillance parentale ; elle permet de comprendre en partie pourquoi les aînés, les personnes de sexe féminin, ou encore celles issues de fratries peu nombreuses, sont moins enclins à la délinquance que les autres.

## L'importance du contrôle parental

On pourrait citer maints exemples historiques de pillages et violences facilités par telle catastrophe naturelle (l'exemple de la Nouvelle Orléans n'est pas loin), ou par telle grève des services du maintien de l'ordre, pour alimenter cette idée simple : le relâchement du contrôle direct crée des opportunités déviantes que certains s'empressent de saisir. Bien qu'un contrôle direct excessif puisse avoir des effets contre-productifs en augmentant la frustration et la défiance des agents de l'autorité (nous y reviendrons), l'absence de contrôle direct est fréquemment liée à des comportements indésirables.

Toutefois, les êtres humains sont plus durablement influencés par d'autres formes de contrôle, que l'on peut nommer contrôles interpersonnels, et qui représentent la deuxième forme de contrôle. Des études réalisées en France auprès de milliers d'adolescents scolarisés indiquent que la délinquance diminue quand l'attachement aux parents, aux enseignants ou aux autorités, telle la police, augmente. Ainsi, les principaux régulateurs du comportement social sont d'autres êtres sociaux et des institutions. Dans une expérience faite il y a quelques années, on demandait à des jeunes âgés

de 15 à 21 ans quelles seraient les conséquences les plus graves à leurs yeux s'ils étaient arrêtés pour un délit. Tandis que seulement 10 pour cent mentionnaient la sanction pénale et 12 pour cent l'apparition publique au tribunal, 55 pour cent évoquaient la réaction de leurs proches, famille ou petite amie.

Une importante synthèse réalisée par Lawrence Sherman, de l'Université de Pennsylvanie, a montré que le taux de récurrence de conjoints ou de maris violents est plus faible lorsqu'ils sont arrêtés immédiatement après les faits que lorsqu'ils sont simplement admonestés par les forces de l'ordre, mais ce uniquement s'ils ont un attachement social significatif, tels que la profession ou le lien conjugal. Dans le cas contraire, la sanction augmente les risques de récurrence. En d'autres termes, le succès d'une politique répressive dépend de la bonne insertion des citoyens dans un tissu social.

La troisième forme de contrôle est le contrôle interne, ou moral. Ce dernier correspond aux normes morales intériorisées par l'individu, et s'exprime par exemple à travers le jugement de gravité porté sur tel ou tel comportement. Des adolescents qui jugent bénigne telle conduite délinquante en ont plus fréquemment été auteurs dans le passé. Ce jugement de gravité n'est pas statique : au niveau individuel, il existe de nombreux tours de passe-passe mentaux pour neutraliser les injonctions morales (dévaloriser la victime éventuelle, minimiser la gravité de l'acte ou mettre en avant sa nécessité absolue, par exemple). Le même phénomène de déconnexion des normes morales est à l'œuvre au niveau collectif : ainsi, Dane Archer, de l'Université de Santa Cruz, a analysé les données statistiques fournies par 110 pays entre 1900 et 1970. Elle a

**1. Les explosions de violence** notamment dans les banlieues sensibles ne sont pas dues au hasard. Elles s'enracinent d'abord dans une violence individuelle latente, qui se libère dans les grands rassemblements grâce au phénomène de désindividuation et « d'extrémisation des normes ».

constaté que, dans les pays qui ont été en guerre, l'augmentation des homicides résulte d'une légitimation de la violence inhérente aux conflits.

La deuxième grande explication de la délinquance est l'observation de conduites délinquantes et l'exposition à des influences délinquantes. L'une des observations les plus récurrentes de la criminologie est la suivante : la délinquance de ses amis est le meilleur indicateur statistique pour prévoir la délinquance d'un individu.

Ce constat ne se réduit pas à une simple tendance homophile qui voudrait que l'on s'associe préférentiellement aux personnes qui nous ressemblent. En réalité, la délinquance est apprise au contact des pairs délinquants : c'est ce que démontrent les recherches longitudinales consistant à réaliser un suivi des mêmes personnes durant plusieurs années. Le groupe délinquant initie et renforce la délinquance de ses membres à plusieurs niveaux.

rapport à des enfants exposés à des modèles neutres, expriment davantage de conduites agressives par la suite, et ce d'autant plus que les modèles observés tirent profit de leurs actes, sont séduisants ou attirants, ou encore ressemblent aux observateurs.

Enfin, la troisième grande explication de la délinquance se rapporte au rôle des frustrations et des émotions négatives en général. L'expérience de la frustration est fréquemment associée à l'apparition de comportements agressifs, comme le montre cette ancienne expérience datant de 1941 mais toujours d'actualité : le psychologue américain Roger Barker et ses collègues avaient examiné comment des enfants s'amusaient avec des jouets mis à leur disposition. Certains devaient patienter assez longtemps avant de pouvoir jouer. Ces enfants voyaient les jouets mais ne pouvaient les atteindre... D'autres, au contraire, pouvaient toucher les jouets immédiatement. Les enfants ayant été



1. Explosions de violence dans la banlieue de Paris, en novembre 2005.

2. En 1934, les ouvriers de Minneapolis se rebellent contre les forces de l'ordre.

3. En 1938, Orson Welles présente à la radio une transcription du roman d'H.G. Wells, *La guerre des mondes*. Un million de personnes sont prises de panique et fuient leur ville, croyant à l'invasion des extraterrestres.

Tout d'abord, il dispense des normes délinquantes et des modes de conduite délinquants. Il fournit en outre des gratifications matérielles ou symboliques aux auteurs d'actes transgressifs. Il offre enfin un échantillon de modèles, de modes de conduite et de techniques spécifiques, susceptibles d'être imités. Comme dans n'importe quel apprentissage, les encouragements du groupe favorisent cette acquisition de comportements agressifs.

Ainsi, les psychologues Rich Ennis et Mark Zanna, de l'Université de Waterloo, ont montré que les adolescents joueurs de hockey dont les pères applaudissent lorsque le jeu est plus agressif se montrent plus violents sur la glace que les autres. Il n'est pas nécessaire de faire soi-même l'expérience d'encouragements ou de désapprobation, pour acquérir des connaissances et des modes de conduite : l'observation d'autrui est également très efficace.

Divers exemples tirés de la psychologie sociale expérimentale montrent que des enfants observant incidemment des modèles agressifs, par

préalablement frustrés ont présenté des comportements plus destructeurs, jetant plus fréquemment les jouets sur le sol ou contre les murs.

Dans une étude plus récente réalisée à Lille par Françoise Van Düuren et Jean-Pierre Di Giacomo, certains participants recevaient (aléatoirement) une évaluation négative ou positive d'une tâche qu'ils venaient d'effectuer. Ceux ayant obtenu une évaluation négative se sont montrés plus enclins à accepter ultérieurement d'être complices du vol d'un objet supposé appartenir à une autre personne.

Les études consacrées à la frustration permettent de distinguer les frustrations suscitées par l'impossibilité d'atteindre un but (par exemple, on commence une tâche, mais on est empêché de la terminer) donnent souvent lieu à des réactions moins agressives que celles résultant d'une menace de l'estime de soi, quand un individu est insulté par un autre, par exemple.

Ces deux types de frustration peuvent être liés dans ce que l'on nomme l'incohérence de statut.

Ainsi, d'après des travaux consacrés aux violences conjugales, lorsqu'un homme a une qualification professionnelle éloignée du métier qu'il pratique effectivement (il est par exemple titulaire d'un diplôme valorisant, mais n'a trouvé qu'un emploi faiblement qualifié ou mal rémunéré), il est six fois plus enclin que la moyenne à agresser sa femme.

Lorsque la valeur que l'on s'attribue à soi-même est menacée par autrui, l'agression verbale ou physique n'est généralement pas très éloignée. Une très grande proportion d'homicides résulte d'un écart entre la haute opinion que les gens se font d'eux-mêmes et la manière irrespectueuse dont ils s'estiment traités par autrui. Dans une autre étude, des sujets étaient insultés par un assistant de recherche se faisant passer pour un participant comme les autres, et avaient la possibilité de l'agresser en retour. Il est apparu que par rapport aux sujets qui n'avaient pas été insultés, ceux qui

que l'impulsivité ou l'irritabilité. Les frustrations perçues comme intentionnelles et injustes se manifestent souvent par des comportements violents, de forte intensité et résultent d'incitations à la violence.

## Un facteur clé : anonymat ou désindividuation

Les grandes explications de la délinquance individuelle qui viennent d'être mentionnées éclairent certains aspects importants des violences collectives. Selon la théorie du contrôle, la violence résulte d'une absence de surveillance ou de contraintes physiques, sociales ou psychologiques. Le groupe apporte une désindividuation (perte d'identité dans le groupe ou anonymat) propice à une baisse du contrôle et à une plus grande réceptivité aux normes violentes du contexte immédiat. L'intensité de la désindividuation étant théoriquement fonction de la taille du groupe lui-même, on doit s'attendre à une plus grande désindividuation, donc une propension à la violence supérieure lorsque les groupes sont plus denses. De même, on peut supposer que plus la désindividuation est importante, plus la violence exprimée est intense.

Cette dernière hypothèse a été traitée par Robert Watson, de l'Université de Harvard, qui a étudié des documents archéologiques se rapportant à 24 cultures. Il a montré que les guerriers qui cachent leur identité avant d'aller à la guerre (par exemple en se peignant le visage ou le corps) sont plus enclins à tuer, torturer ou mutiler les prisonniers que des combattants ne cachant pas leur identité. Concernant le lien entre la taille du groupe et les actes agressifs, une étude de Brian Mullen, de l'Université de Syracuse, a étudié le lien entre la taille des groupes et leur degré d'agressivité. Pour ce faire, il a compulsé 50 ans d'archives de lynchages. Il a montré que plus une foule est nombreuse, plus les atrocités telles que brûler, lacérer et démembrer la victime sont fréquentes. Dans une autre étude très illustrative, Leon Mann, de l'Université d'Australie du Sud, s'est intéressé à 21 situations où une foule entourait une personne menaçant de se jeter d'un édifice ou d'un pont. Il a observé que si la foule est peu nombreuse et agit en plein jour, les gens ne poussent généralement pas le désespéré au suicide. C'est le contraire lorsque la foule est plus nombreuse et lorsque l'événement se produit de nuit : dans ce cas, les incitations à sauter sont plus fréquentes.

Reste à passer cette hypothèse (la désindividuation favoriserait l'agression) à l'épreuve de l'expérience. C'est ce qu'a fait Phil Zimbardo, de l'Université Stanford. Ce dernier a fait écouter à des volontaires l'enregistrement d'une personne passant pour une victime et apparaissant comme altruiste et agréable, ou au contraire égocentrique et désagréable. Certains participants étaient individués (ils portaient un large badge avec leur prénom), d'autres étaient désindividués (ils portaient des vestes de laboratoire et des masques). Les participants apprenaient ensuite que l'étude concernait le conditionnement psychologique, et qu'il leur faudrait administrer des chocs électriques douloureux à une autre personne (en réalité, un acteur). Les résultats ont montré que les personnes désindividuées administrent des chocs presque deux fois plus longs que les autres.



l'avaient été et avaient une haute image d'eux-mêmes (ceci était évalué au préalable au moyen d'un questionnaire psychométrique) avaient une réaction beaucoup plus agressive.

Ce résultat est conforme aux observations de Martin Janowski, sociologue à l'Université de Berkeley, ayant partagé le quotidien d'une dizaine de gangs pendant plus de dix ans : les membres du gang avaient une haute opinion d'eux-mêmes. La fierté était exacerbée lorsqu'on leur manquait de respect en public ; or, dans plus de la moitié des homicides examinés dans une étude de référence, l'affrontement a lieu en présence d'un public qui, éventuellement, encourage les protagonistes à se battre.

Les individus les plus susceptibles de réagir à la frustration par la violence ne disposent généralement pas de ressources et de qualifications leur permettant de la gérer correctement ; leurs compétences verbales, ainsi que leurs ressources intellectuelles, relationnelles et financières sont limitées, et ils présentent souvent des traits de personnalité tels



Laurent Bègue

**2. À Halloween,** les enfants apprécient l'anonymat (tout relatif !) que leur confère leur déguisement.

**3. Comment la violence latente** de l'individu devient-elle violence en acte dans la foule ? La charge de violence créée par diverses formes de dévalorisation et de désinsertion sociale chez l'individu se structure d'abord par des contacts avec des membres d'un groupe vivant les mêmes difficultés. Puis l'explosion de violence est facilitée par l'anonymat que confère la foule.

Dans une autre étude, Ed Diener, de l'Université de l'Illinois, a demandé à 1352 enfants déguisés à l'occasion de la fête d'Halloween, d'aller sonner aux portes des maisons de la ville de Seattle pour y quêmander des friandises. Dans la vingtaine de maisons que comptait l'étude, avaient pris place des assistants de recherche : ces derniers demandaient leur prénom à certains enfants, mais pas à d'autres. Une triple désindividuation était donc induite pour certains sujets : aux masques (portés par tous) s'ajoutaient le caractère collectif de la situation et l'anonymat... Reçus dans chaque maison, les enfants étaient invités à prendre une seule friandise, puis laissés seuls. On observait alors à leur insu s'ils chapardaient des friandises supplémentaires et s'ils volaient de l'argent, qui se trouvait dans une coupe sur une table disposée à proximité.

Les résultats ont montré que 57 pour cent des enfants en groupe et dont le prénom n'avait pas été identifié (anonymes) étaient auteurs de vol, tandis que c'était le cas pour seulement 7,5 pour cent de ceux qui étaient seuls et dont le nom était connu ! Dans les deux autres conditions expérimentales (en groupe et non anonyme, ou seul et anonyme), 20 pour cent des enfants volaient.

Un dernier exemple d'étude réalisée quelques années plus tard en Allemagne est particulièrement

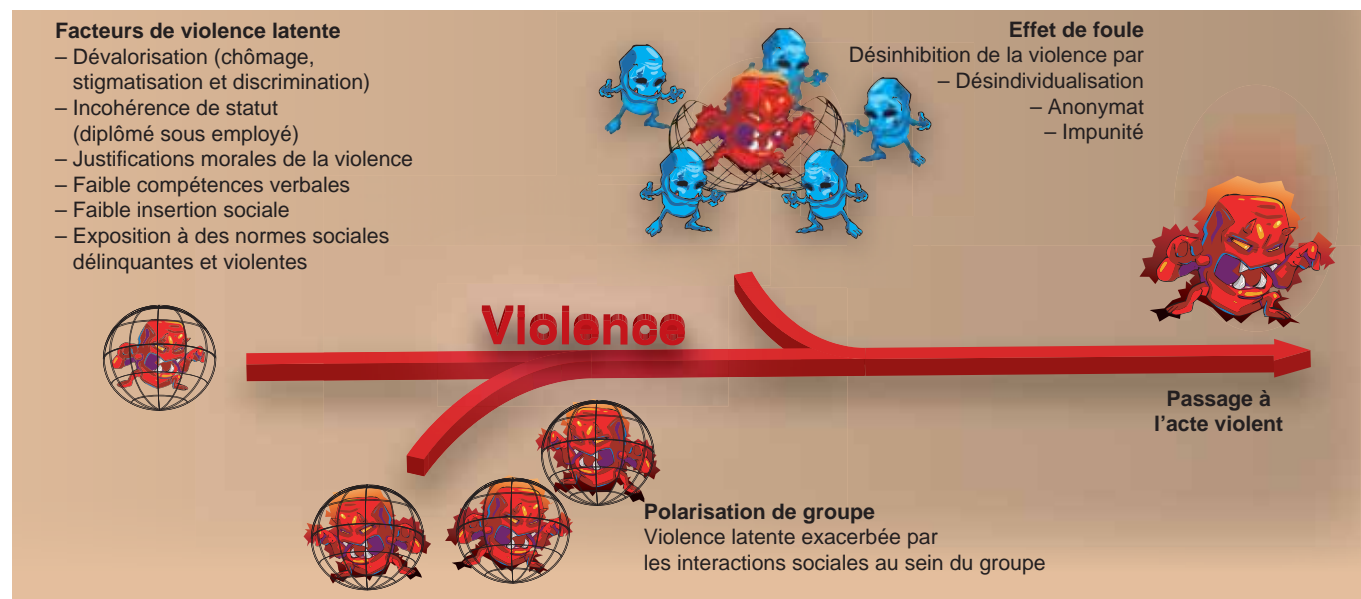
intéressant, car il s'agit d'une expérimentation de terrain. L'étude a consisté à regrouper aléatoirement par cinq des élèves pour une compétition de handball. Certaines équipes portaient un tee-shirt orange, d'autres portaient des vêtements ordinaires, ce qui préservait davantage leur individualité. Il s'est avéré que les joueurs de l'« équipe orange » jouaient plus agressivement que les autres.

Pourquoi la désindividuation rend-elle violent ? Tout d'abord, elle contribue à abaisser le sentiment de responsabilité individuelle. Ensuite, elle altère la conscience de soi en diminuant notamment la capacité de l'individu à vérifier l'adéquation entre des normes personnelles relativement stables et ses comportements en situation, rendant l'individu plus sensible aux normes de la situation immédiate. Nous verrons toutefois que la désindividuation n'a pas nécessairement d'effets destructeurs.

## Le pouvoir de la mimésis

Nous avons noté que le deuxième type d'explication individuelle des violences correspond aux apprentissages sociaux et à l'imitation d'autrui. L'une des idées développées par Le Bon est précisément que dans la foule, « tout sentiment, tout acte est contagieux ». Selon lui, cette contagion serait indifférenciée : « Les déformations qu'une foule fait subir à un événement quelconque dont elle est le témoin devraient, semble-t-il, être innombrables et de sens divers, puisque les hommes qui la composent sont de tempérament fort variés. Mais il n'en est rien. Par suite de la contagion, les déformations sont de même nature et de même sens pour tous les individus de la collectivité [...]. La qualité mentale des individus dont se compose la foule ne contredit pas ce principe. Cette qualité est sans importance. Du moment qu'ils sont en foule, l'ignorant et le savant deviennent également incapables d'observation ».

Contrairement à ce qu'affirme Le Bon, les phénomènes collectifs affectent la population de façon inégale : la « contagion mentale » est sélective. Un premier exemple l'illustre : l'anthologique panique déclenchée par la radiodiffusion du roman de H.G. Wells *La guerre des mondes*, le 30 octobre 1938.



Cerveau & Psycho / Shutterstock

Un tiers des six millions d'auditeurs de cette émission a cru à une véritable émission d'information et plus de la moitié de ces derniers ont été pris de panique, voulant fuir à la hâte et créant embouteillages et accidents dans cette fuite. Les réactions observées n'ont rien eu d'aléatoire : la panique a essentiellement touché certains auditeurs, notamment ceux ayant un faible niveau d'instruction, une personnalité fragile, un sentiment d'insécurité élevé et dont le domicile était situé à proximité de la localité du New Jersey où l'invasion de martiens était supposée se produire. Dans une analyse sociologique de 341 émeutes urbaines, Clark Mc Phail, de l'Université d'Illinois a montré par ailleurs que les violences ont généralement des objectifs politiques ou sont dirigées contre des groupes spécifiques ; ils ne constituent pas des « explosions » par disparition des valeurs du groupe. Quand il s'agit de lynchage, l'enquête, quand elle existe, révèle que les personnes les plus actives dans la foule sont en situation de précarité économique et sociale. En ce qui concerne le rôle de la frustration, des analyses économiques indiquent que la probabilité de violences collectives est liée à des facteurs identifiables, par exemple économique. Ainsi, le nombre de lynchages de minorités noires dans le Sud des États-Unis augmente quand le prix du coton diminue.

## La polarisation de groupe : comment une idée se radicalise

Les recherches réalisées sur la prise de décision collective ont mis en évidence l'intéressant phénomène de la polarisation de groupe, qui correspond à la tendance à prendre en groupe des décisions plus extrêmes que les décisions individuelles, ce qu'on nomme la dérive vers le risque, ou *risky shift* en anglais. Cette polarisation s'exprime également au niveau des attitudes sociales. Ainsi, des personnes rassemblées selon un critère homophile quelconque (par exemple leur opposition commune à telle mesure gouvernementale) et échangeant leurs opinions sur ce sujet auront une position plus extrême après la discussion collective qu'avant. Ce phénomène est important, car il apporte un éclairage nouveau à la psychologie collective. Un groupe violent sera souvent un groupe adoptant des orientations extrêmes, qui étaient déjà présentes au début chez certains de ses membres. Clark McCauley, chercheur au *Bryn Mawr College*, a analysé diverses organisations terroristes du monde entier et a constaté que l'émergence du phénomène terroriste est graduelle : le terrorisme se développe chez des activistes qui se rapprochent, et qui, à l'écart d'influences modératrices, tendent à adopter des positions plus extrémistes que leurs positions initiales.

L'identité collective est la première à subir cette dérive vers l'extrémisme. Par le jeu des conversations collectives, les différences entre les membres du groupe et « le reste du monde » sont accentuées, aboutissant à une dichotomie qui constitue en soi une source puissante de désinhibition comportementale, porte ouverte aux actes de violence. Contribuant à l'autovalorisation du groupe (potentiellement source de violence) et à la dépréciation des exogroupes (ce qui rend plus acceptable un traitement déshumanisant à leur rencontre), la constitu-



Jean-Michel Thiriet

tion de frontières psychologiques de ce type est un puissant ferment de violences collectives. Par exemple, la différenciation intergroupe et la dépréciation d'un exogroupe ont précédé l'holocauste nazi, le génocide arménien en Turquie, l'autogénocide cambodgien et les disparitions en Argentine.

L'idée selon laquelle le groupe facilite les agressions (facilitateur, mais non intrinsèquement générateur d'agression) par un tel phénomène de dérive vers une position extrémiste, souligne qu'il s'agit d'un facteur de désinhibition : il aide l'individu à extérioriser des comportements jusque-là « retenus ». C'est pourquoi il faut envisager que, dans certains cas, le groupe facilite d'autres comportements que la violence, par exemple des comportements d'entraide. Cette fonction de polarisation du groupe pourra être renforcée par la consommation d'alcool, ce qui n'est pas exceptionnel lors des violences collectives. Or l'alcool renforce les tendances comportementales dominantes induites par le contexte dans lequel se trouve l'individu.

De fait, certains travaux suggèrent que la désindividuation engendrerait également des comportements non violents. Par exemple, des personnes à qui l'on fait porter des uniformes d'infirmières adoptent des conduites moins agressives que sans l'uniforme. Dès lors quelles conclusions peut-on tirer des recherches sur la désindividuation ? Il se pourrait que les moyens utilisés pour gommer l'individualité des participants aux recherches leur instillent implicitement des normes agressives. Dans certaines études par exemple, les vêtements et masques portés par les sujets ressemblaient à ceux du Ku Klux Klan. Est-il étonnant dans ces conditions que les comportements adoptés aient été négatifs ?

De tous ces travaux, on peut tenir pour acquis que la participation collective a pour effet de pousser à l'extrême les attitudes et les comportements, et non de plonger l'individu dans une irrationalité fusionnelle. Ceci étant posé, on peut ensuite noter que la situation collective n'est pas obligatoirement synonyme de violence. « Criminelles, les foules le sont souvent, certes, mais souvent aussi héroïques », a écrit Le Bon, à qui il faut donner raison sur ce point. Il pensait toutefois que l'altruisme de la foule n'était que l'expression de son impuissance à se raisonner. Il eût été plus exact de voir dans la foule héroïque l'action des personnes qui la composent et de leurs idées. ◆

## Bibliographie

- L. BÉGUE et B. SUBRA, *Alcohol and Aggression: Perspectives on Controlled and Uncontrolled Social Information Processing*, in *Social and Personality Psychology Compass*, à paraître.
- P. ZIMBARDO, *The Lucifer effect: understanding how good people turn evil*, New York: Random House, 2007.
- L. BÉGUE et S. ROCHÉ, *Birth order and youth delinquent behavior: testing the differential parental control hypothesis*, in *Psychology, crime and law*, vol. 11, pp. 73-85, 2005.
- E. STAUB, *The roots of evil: Social conditions, culture, personality, and basic human needs*, in *Personality and social psychology review*, vol. 3(3), pp. 179-192, 1999.
- T. POSTMES et P. SPEARS, *Deindividuation and anti-normative behavior: A meta-analysis*, in *Psychological Bulletin*, vol. 123, pp. 238-259, 1998.

## Laurent BÉGUE

est professeur de psychologie à l'Université de Grenoble, où il dirige le Laboratoire interuniversitaire de psychologie : personnalité, cognition, changement social (EA 4145)